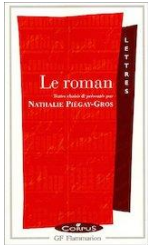


« L'autre de tous les genres »

Laure Lassagne



Nathalie Piégay-Gros, *Le Roman*, Paris, Flammarion, coll. GF-Corpus/Lettres, 2005, 255 p.

Pour citer cet article

Laure Lassagne, « « L'autre de tous les genres » », *Acta fabula*, vol. 6, n° 2, , Été 2005, URL : <https://www.fabula.org/revue/document983.php>, article mis en ligne le 20 Mai 2005, consulté le 19 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.983

« L'autre de tous les genres »

Laure Lassagne

S'il est vrai que « le roman est le plus hospitalier des hôtes » et que le « romancier peut faire n'importe quoi »¹, tenter de proposer une description du genre à travers les époques semble à première vue relever de l'impossible. Pourtant, c'est la tâche à laquelle s'emploie Nathalie Piégay-Gros dans son dernier livre dont la forme épouse la plasticité de l'objet décrit.

Un excellent outil de recherche

L'ouvrage se veut un outil de travail efficace : il engage le lecteur à circuler au gré de ses recherches à travers ses quatre parties. Son introduction propose des pistes de réflexions théoriques sur le genre le plus « *lawless* » qui soit ; suit une vaste anthologie subdivisée en cinq volets (« La représentation romanesque », « Les enseignements du roman », « Le romanesque et ses pouvoirs », « Le roman en procès » et « L'impérialisme du roman, le genre de tous les genres ») qui égrènent un large éventail de textes de toutes époques, de praticiens et de théoriciens. Dans la troisième partie, un *vade mecum* s'arrête sur une dizaine de notions clef ; l'auteur y dresse sous une forme synthétique une sorte d'état des lieux de la critique, et renvoie aux travaux de référence. Enfin, une bibliographie à taille humaine classe les ouvrages théoriques majeurs, en les accompagnant d'un court commentaire. Sans doute la principale qualité de l'auteur consiste-t-elle d'ailleurs dans la clarté des commentaires synthétiques et des « mises en perspective » dont Nathalie Piégay-Gros accompagne chaque texte de son anthologie : *Le Roman* est un outil de travail précieux, qui s'adresse aussi bien aux novices qu'aux vieux routiers de l'analyse littéraire.

Roman et romanesque, deux notions qui glissent entre les doigts.

Malgré la discontinuité de la présentation, l'introduction, l'anthologie et le *vade mecum*, sont bâtis sur un principe de renvois, qui rendent les trois parties complémentaires². C'est sur l'introduction que nous nous arrêterons, introduction dont le point de départ est le paradoxe suivant : le genre qui nous est le plus

¹ Ces propos se trouvent dans *L'Art du roman* de Virginia Woolf, dont Nathalie Piégay-Gros cite un extrait dans la dernière partie de son anthologie, « L'impérialisme du roman », pp. 220-224.

² Les renvois débordent le cadre même de l'ouvrage, et une série de textes sur la lecture du roman (dans les deuxième et troisième parties de l'anthologie) forment une passerelle vers l'autre volume de Nathalie Piégay-Gros dans la même collection, volume consacré exclusivement au lecteur : *Le Lecteur*, Paris, Flammarion, coll. GF-Corpus Lettres, 2002, 256 p. Deux essais conçus à l'évidence comme un diptyque.

familier est aussi celui dont la définition s'avère la moins aisée, tant sont nombreuses les zones d'ombre qui l'habitent. Surtout, comment proposer une définition d'un genre dont la principale caractéristique semble être l'indétermination ? Le roman se réfère tantôt à un genre tantôt à un autre, il se définit par référence et opposition aux genres voisins : le roman est « l'autre de tous les genres » explique Pascal Quignard dans un texte méconnu que reproduit l'anthologie³. C'est le point aveugle, indéfinissable, au confluent des formes littéraires. Son champ est en perpétuelle expansion, et le processus de rayonnement du roman est à double sens : il s'approprie certaines caractéristiques des genres voisins, et va en dehors de son champ les « contaminer ».

Aussi, le projet de Nathalie Piégay-Gros consiste-t-il, plus modestement, à tenter de cerner le caractère protéiforme de ce genre, en faisant l'inventaire des discours que l'on a tenus à son sujet au cours de l'histoire – commentaires qui ont souvent eu un rôle moteur dans son évolution. Nathalie Piégay-Gros pense d'ailleurs qu'une bonne partie des critiques qu'on a faites au roman s'enracinent dans « l'inquiétude » qu'a suscitée cette tendance expansionniste.

L'autre volet de l'anthologie concerne le « romanesque », pas tant au sens où l'entend Jean-Marie Schaeffer lorsqu'il oppose le *roman romanesque*, « contre modèle de la réalité dans la laquelle vit le lecteur »⁴, au roman *réaliste*, que comme registre, registre qui manifesterait précisément l'impérialisme du genre et son processus de contamination des genres voisins. Le romanesque est le pendant du comique, du tragique : dérivé d'un genre précis, mais non circonscrit à ses limites. Il déborde vers l'ensemble du champ littéraire, et même au-delà, dans l'expérience quotidienne, dont tel ou tel événement nous place parfois en position de lecteur, étonnés de la tournure « romanesque » de la vie. Ce débordement du roman vers le réel, la confusion qu'il crée entre réalité et fiction serait une des raisons du dénigrement et des critiques dont le genre a été l'objet.

Violences et pulsions

Nathalie Piégay-Gros insiste volontiers sur le sentiment « d'inquiétude » et sur la violence des polémiques, véritables déferlements de critiques à l'encontre du roman et du romanesque. L'histoire du roman est faite d'attaques et de défigurations, y compris par ceux-là même qui l'ont pratiqué : les écrivains du Nouveau Roman, pour ne prendre qu'un exemple bien connu, n'ont eu de cesse de déconstruire le « roman traditionnel » hérité du XIXe siècle. Or, ce « roman traditionnel » a-t-il jamais existé ? Pascal Quignard y voit plutôt une sorte de

³ Voir dans la dernière partie de l'anthologie, le texte de Quignard sur « le hors-la-loi du genre », pp. 215 sqq.

⁴ J.-M. Schaeffer, « Le romanesque », *Vox Poetica*, septembre 2002.

fantôme élaboré par ses détracteurs pour les besoins de la polémique⁵. La parodie, la défiguration, l'ironie habitent ce genre bâtard depuis l'origine.

Quant à la fréquente dénonciation des pouvoirs que le roman exerce sur la vie, quant à cette méfiance récurrente à l'encontre du romanesque, ne seraient-elles pas la simple manifestation d'une « peur du fantasme » (l'expression est de Bernard Pingaud dans un texte oublié auquel N. Piégay rend ici un bel hommage) ⁶ ? Le plaisir du roman engage en effet le corps tout entier ; l'émoi de la lecture est profondément physique, le plaisir de lire peut être comparé à un plaisir d'engloutissement, à l'assouvissement d'une pulsion orale archaïque⁷. Le « lâcher tout de ballon libre » qu'évoque Gracq, le sentiment de « perdre pied » décrit par Aragon : n'est-ce pas cela qui effraie ? Le risque est d'ailleurs double : risque pour le lecteur⁸, risque pour le livre de défiguration par un lecteur dévorateur.

On ne peut donc reprocher au recueil de Nathalie Piégay-Gros de lisser la polémique, ou de peindre l'histoire du roman comme le cours d'un long fleuve tranquille. La hargne des polémiques qu'il a suscitées, les pulsions obscures auxquelles il répond, sont présentées dans toute leur âcreté. L'auteur glisse d'ailleurs volontiers vers les besoins anthropologiques fondamentaux que le roman manifeste, comme la *libido sciendi*, la « volonté de maîtrise » de la réalité par le lecteur, du lecteur par l'œuvre, ou encore du temps par le romancier.

S'il est certain que la densité et la complexité des discours tenus sur le roman empêchent parfois l'auteur d'explicitier certaines propositions que l'on aurait aimé voir explorées⁹, ou que certains articles du *vade mecum* ont un peu le caractère de « pots-pourris », juxtaposant des références dont la brièveté laisse le lecteur sur sa faim, on ne peut que louer la clarté de présentation et le cheminement qu'opère cet ouvrage à travers une histoire tumultueuse et labyrinthique.

⁵ « Le fond de la question est qu'il n'y a pas de roman "traditionnel" ». p. 219.

⁶ Voir le texte XIV de l'anthologie, « Fantasme et fabulation ».

⁷ L'on « dévore » un roman, remarquait Barthes.

⁸ L'anthologie vient nous remettre en mémoire les avertissements d'un Rousseau — assez paradoxaux du fait même de leur situation dans la préface du roman —, adressés au lecteur malheureux qui ouvrent la *Nouvelle Héloïse*

⁹ Comme par exemple la formule un peu trop synthétique de l'introduction : « La crise du roman répercute toutes les crises de l'identité moderne ». p. 19

PLAN

AUTEUR

Laure Lassagne

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : laure.lassagne@wanadoo.fr